

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Éric Dupont, Mélanie Vincelette, Diane Jacob

Josée Bonneville

Number 123, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36529ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, J. (2006). Review of [Éric Dupont, Mélanie Vincelette, Diane Jacob]. *Lettres québécoises*, (123), 18–19.

☆☆☆☆

Éric Dupont, *La logeuse*, Montréal, Marchand de feuilles, 2006, 304 p., 23,95 \$.

Du pur délire et un pur délice

Éric Dupont donne sa pleine mesure dans ce deuxième roman haut en couleur.

La *logeuse* est un « roman tragique », nous prévient d'emblée son sous-titre. Ne vous y fiez pas. Il est vrai que la mort y rôde et que Rosa Ost, sa protagoniste, connaît un destin qui la dépasse. En août 2000, en effet, cette Gaspésienne de vingt ans reçoit d'un bigorneau la mission de sauver son village dont les habitants sont promis à une mort certaine depuis que le vent a cessé d'y souffler, laissant stagner un gaz, l'Ennui, devenu ainsi mortel. Puisque le bigorneau l'assure que « le vent vient de Montréal » (p. 39), elle s'y rend et n'y trouve que désillusions.



UN HUMOUR GRINÇANT

Mais la tragédie, dans ce roman, prend les couleurs de la farce. Elle résulte de l'opposition d'une jeune fille naïve et idéaliste et d'une société qu'Éric Dupont tourne en dérision dans des scènes plus cocasses les unes que les autres. Ainsi, élevée dans l'idéologie marxiste par une mère syndicaliste, Rosa découvre que les étudiants de la FUCQ, la Fédération des universitaires criards du Québec, n'ont conservé de cette idéologie qu'une manière de se vêtir, tandis que des effeuilleuses, les Arrière-petites-filles de Lénine, n'en connaissent que *L'Internationale*, sur l'air de laquelle elles enlèvent de vieux uniformes de l'Armée rouge.



L'humour d'Éric Dupont, plutôt inoffensif dans son premier roman, *Voleurs de sucre*, se fait ici grinçant et sarcastique.



Attention, ça mord ! La logeuse du titre discrédite, à elle seule, à la fois l'Office québécois de la langue française (OQLF), le féminisme et le nationalisme. Cette agente de francisation, qui massacre allègrement le français et fait manger ses pensionnaires dans des assiettes fleurdelisées, apparaît comme une caricature du nationaliste québécois. Les fédéralistes ne valent pas mieux. Le propriétaire de l'hôtel de passe où travaille Rosa, « un ministre d'Ottawa très connu pour ses positions fédéralistes » (p. 178), incite des prostituées à porter des vêtements ornés de feuilles d'érable et du mot Canada en lettres fluorescentes. Au provincial, le MERDIQ, le ministère de l'épanouissement des régions désolées et isolées du Québec, a pour principale fonction de faire de fausses promesses aux

villageois devenus oisifs à la suite de la fermeture de l'usine de papier du village. Une certaine littérature en prend aussi pour son rhume. Les facultés de littérature du monde entier font « un usage immodéré et presque dangereux » (p. 33) du gaz de l'Ennui ; une prostituée, ex-étudiante en littérature, publie, en France, un roman intitulé *Clitoris*, dans lequel elle écrit : « C'est dans ce fragile esquif que naquit mon "moi" et mon "je", qui allaient donner naissance à mon "me". » (p. 180) ; la vraisemblance d'un roman historique à succès, *Madame Autrefois*, est tournée en dérision.

UN ROMAN DÉLIRANT

Si l'on en juge par ce qui précède, un roman, selon Éric Dupont, ne doit être ni ennuyeux, ni narcissique, ni vraisemblable. *La logeuse* évite, on s'en doute, ces trois écueils. La réalité y est présente, comme dans une description fort réaliste du boulevard Saint-Laurent, que Rosa parcourt du sud au nord, mais la vraisemblance cède presque toujours le pas à une imagination débridée, comme dans le passage hautement fantaisiste où des oies blanches survolent ce même boulevard, du nord au sud. Loin de susciter l'ennui, ce roman, dont le délire est par ailleurs fort bien maîtrisé, étonne à chaque page. Jouissif !

☆☆☆☆

Mélanie Vincelette, *Crimes horticoles*, Montréal, Leméac, 2005, 150 p., 17,95 \$.

Un roman en fleurs... du mal

Après deux recueils de nouvelles, Mélanie Vincelette signe un magnifique premier roman.

Le titre de son roman rappelle celui des célèbres *Fleurs du mal* de Baudelaire. Il le fait d'autant plus que des fleurs sont au centre du roman, celles du pavot, et que celles-ci évoquent une dualité,

Mélanie Vincelette

Crimes horticoles

LEMÉAC

puisque leur « beauté [...] envoûte » et qu'elles sont « rouges comme le diable » (p. 67).

UN UNIVERS INSOLITE

C'est autour d'elles que Mélanie Vincelette a construit son univers et plus particulièrement autour de la « première plantation de pavots à opium en Amérique du Nord » (p. 52). La plantation est située à La Conception, un village des Laurentides qui, sous la plume de l'auteure, n'a rien de banal. Il est peuplé de personnages singuliers qui gravitent autour d'Émile, la narratrice, affublée par erreur d'un prénom de garçon. Le père d'Émile, Philippe, dit le Baron, est celui qui cultive le pavot, espérant ainsi faire fortune ; il pratique aussi la taxidermie et l'infidélité conjugale. Sa mère, Anouk, est cuisinière chez Miss Patate où elle prépare des mets inusités pour un tel lieu, telles des joues de veau à l'écarlate ;

« spécialiste en tarots et oracles » (p. 16), elle prédit aussi l'avenir à ses nombreux clients. Sa grand-mère, quant à elle, clavarde avec un Mexicain à qui elle a caché son âge et avec qui elle rêve d'amour. La famille loge dans un motel désaffecté, infesté de chauves-souris. Près d'elle vit Liam, un vieux peintre marseillais qui s'est chargé de l'éducation d'Émile en échange d'un logement gratuit dans la grange; il l'initie à la peinture et lui montre parfois le Van Gogh qu'il cache sous son lit. Plus loin habite Nila, l'amie d'Émile qui est la fille de Pavel Bouillon, le propriétaire du Faucon bleu, un bar de danseuses logé dans une roulotte, et d'Anise, une danseuse disparue peu après la naissance de Nila.

Le roman raconte quelques mois dans la vie d'Émile, l'été de ses douze ans, l'été où son univers bascule alors qu'elle doit faire le deuil de son innocence et d'être très chers. Secrètement amoureuse d'Eduardo Luna, le nouveau vicaire du village, et conseillée dans ses amours par Irlande, la danseuse qui est la maîtresse de son père,

elle apprend de manière cruelle que l'amour n'est pas ce qu'elle croyait. Pendant ce temps, un fou rôde dans la forêt et la police découvre un cadavre sous des lys sauvages. Heureusement qu'Émile peut se réfugier dans la peinture et rêver de Tanger, dont lui parle souvent Liam.

UN UNIVERS ENVOÛTANT

L'univers de Mélanie Vincelette est envoûtant comme les fleurs du pavot. Il envoûte tant par sa singularité que par l'écriture tout en finesse par laquelle elle le fait vivre. L'écrivaine avance par petites touches précises qui débouchent parfois sur une remarque d'une grande justesse ou sur une évocation poétique habile. Même si les événements se bousculent, dans les derniers chapitres, rien ne paraît jamais forcé, et l'écriture est d'une grande fluidité. Un bonheur de lecture!



Diane Jacob, *Le vertige de David*, Montréal, Triptyque, 2006, 154 p., 19 \$.

La littérature et (ou ?) la vie

En voulant trop servir la première, la romancière néglige la seconde.

Sur la quatrième de couverture, on peut lire que le roman met « en scène la littérature et la vie ». Tout, dans ce roman, est en effet orienté vers la littérature. L'auteure émaille son texte de nombreuses citations littéraires, en italique, et son roman, précise encore la quatrième de couverture, « se veut [...] un hommage à Abraham Moses Klein » et à d'autres écrivains. Le David du titre est un poète érudit et polyglotte qui a enseigné la littérature à l'UQAM et au cégep de Rouyn. Son discours fait constamment référence à de nombreux écrivains : Borgès, Ezra Pound, Paul-Marie Lapointe, Proust et j'en passe. Il a connu Hubert Aquin au moment où il venait de publier *Neige noire* et il a déjà présenté une analyse fouillée du quatrième chapitre de l'*Ulysse* de James Joyce devant la James Joyce Society, à New York.

Ce parti pris de la littérature suscite un intérêt certain. Les clins d'œil à Ferron (c'est le nom du médecin traitant de David) ou à Ringuet (un personnage se nomme Philippe Panneton) font sourire, et les pages sur James Joyce et A. M. Klein, entre autres, sont

fort intéressantes et même instructives dans le cas de ce dernier qui est un auteur juif, montréalais anglophone, méconnu de la majorité francophone. De plus, la romancière joue beaucoup sur les rapports entre la fiction et la réalité, ce qui ne peut que séduire. Durant la première partie du roman, David, hospitalisé à Louis-Hippolyte-Lafontaine, raconte sa vie à Karine, une étudiante qui y travaille deux jours par semaine. Ce malade mental « à l'in vraisemblable identité » (p. 48) fabule-t-il? Confond-il ce qu'il lit et ce qu'il a vécu? C'est ce que se demande Karine, tant plusieurs épisodes de sa vie apparaissent plus romanesques que réels. Le mystère ne sera élucidé qu'à la fin du roman, ce qui ménage un certain suspense.



DES PERSONNAGES SANS ÂME

Ce parti pris de la littérature, cependant, étouffe la vie. Tout se passe comme si la romancière, trop occupée à servir la littérature, avait oublié de donner une âme à ses personnages. Résultat: son univers en reste un de papier. Ses personnages n'accèdent pas au statut d'êtres de chair. Leur dimension psychologique est occultée. Ainsi, il est étonnant que David, entré une première fois à l'hôpital parce qu'il souffre d'une « dépression majeure » (p. 72), ait, « quelques mois plus tard », déjà « retrouvé [ses] moyens » (p. 73). Si c'était si facile! Karine, quant à elle, manque d'épaisseur. Elle est essentiellement l'adoratrice de David et des écrivains dont il lui parle ou qu'elle découvrira par la suite lorsque, influencée par lui, elle s'inscrira en littérature à l'université. Elle a bien une vie sentimentale avec un certain Alex, mais cette vie est à peine évoquée, et Alex ne correspond que trop bien au cliché du sportif qui ne comprend rien à l'art, le pauvre!

La 3^{ème} édition du FESTIV'ELLES
Festival International des Femmes de Montréal
9 AU 13 AOÛT 2006



Littérature, cinéma, hommage, musique, théâtre, ateliers d'écriture, arts visuels, discussions et débats.

Le thème du FESTIV'ELLES 2006 est "Le féminisme du troisième millénaire".
www.lesellesdelaculture.com

Célébration socioculturelle de l'émancipation de la femme

Lumière sur le travail des femmes du monde des arts et de la culture grâce à une programmation riche et éclatée.



www.lesellesdelaculture.com